

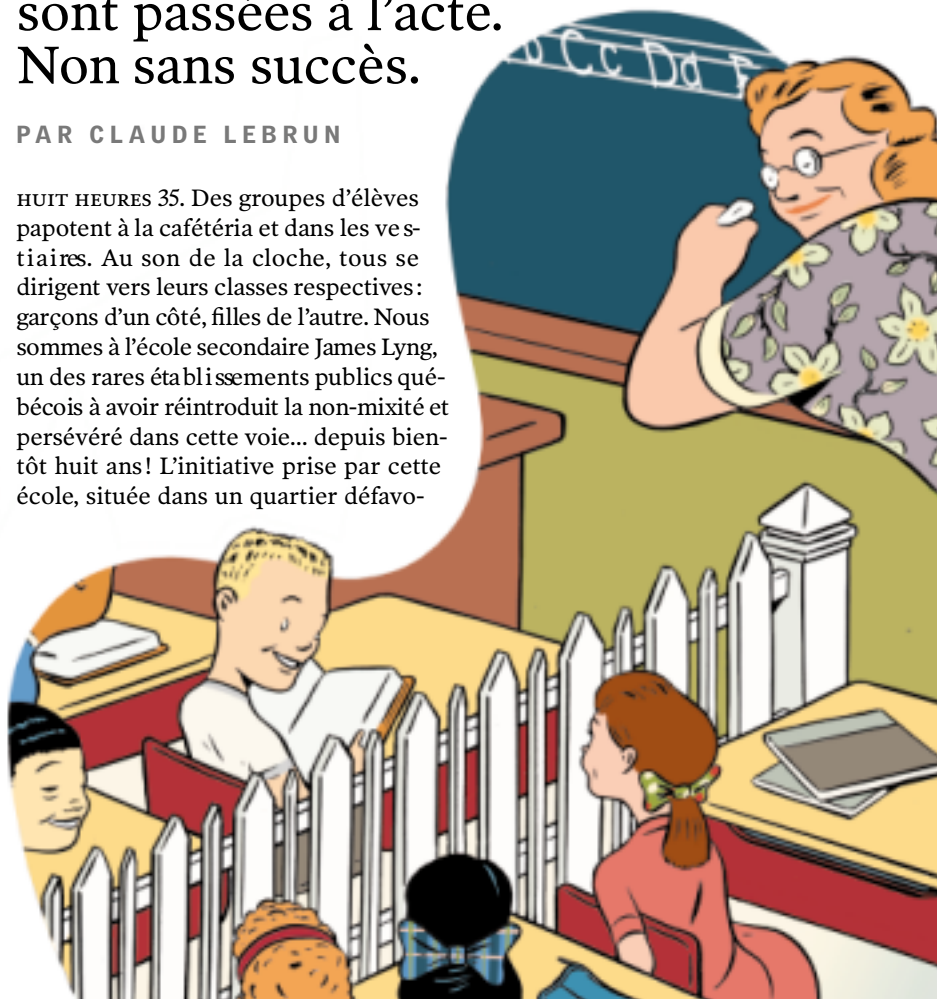
Faut-il séparer les classes ?

Au Québec, certaines écoles sont passées à l'acte. Non sans succès.

PAR CLAUDE LEBRUN

HUIT HEURES 35. Des groupes d'élèves papotent à la cafétéria et dans les vestiaires. Au son de la cloche, tous se dirigent vers leurs classes respectives : garçons d'un côté, filles de l'autre. Nous sommes à l'école secondaire James Lyng, un des rares établissements publics québécois à avoir réintroduit la non-mixité et persévéré dans cette voie... depuis bientôt huit ans ! L'initiative prise par cette école, située dans un quartier défavo-

© JASON SCHNEIDER



SÉLECTION | JANVIER 2006

risé de Montréal, relance un débat qui semble flotter dans l'air du temps : faut-il abolir la mixité dans les établissements scolaires ?

Pour ce r tains, le re tour aux classes séparées serait une panacée aux problèmes qui acc a blent notre système d'éducat ion: pourcentage élevé de décrochage au secondaire, faibles résultats des garçons, manque d'intérêt des filles pour certaines matières plus « masculines », compétition entre les sexes, violence et intimidation... Pour d'autres, cette mesure est suspecte et rétrograde.

L' école James Lyng ne s'embarrasse pas de considérations philosophiques : elle a trouvé une formule gagnante que même les jeunes semblent apprécier. « L'avantage des classes séparées, c'est qu'on ne se sent pas obligé d'épater l'autre sexe et qu'on peut mieux se concentrer sur les études », confie Marie, 13 ans. « De toute façon, ça ne change pas grand-chose parce qu'on peut quand même se voir pendant les pauses », ajoute Sylvain, 15 ans.

Depuis l'introduction des classes séparées à James Lyng, le taux de réussite des élèves à l'examen final est passé de 65 % à 84 %. La proportion de ceux qui se prépa rent à entrer à l'université a grimpé de 17 % à... 68 %. En outre, les problèmes de discipline ont considérablement diminué, et le taux d'absentéisme, qui était de 20 % avant cette réforme, est descendu à 7 %. Le secret d'une telle réussite ? Un enseignement adapté aux intérêts et au mode d'apprentissage propres à chaque sexe.

62

Anne Quesnel est professe ure de mathématiques à James Lyng. Le lundi matin, dans sa classe de filles, on consacre les 15 premières minutes du cours à discuter de la fin de semaine. L'une parle de son *chum* qui l'a quittée, l'autre de ses problèmes familiaux.

« Les filles sont plus émotives que les garçons, justifie l'enseignante. Elles ont besoin de parler de leurs préoccupations avant de pouvoir se concentrer sur la matière. » Elles demandent aussi plus d'exemples et d'explications préalables avant de s'attaquer à un problème. « Les garçons, eux, préfèrent plonger d'entrée de jeu, quitte à se heurter à des difficultés en cours de route. »

UNE PARTIE de ces différences entre garçons et filles pourrait être d'origine biologique. Le cer veau ne se développe pas de la même façon selon que l'on est fille ou garçon, explique la psychoéducatrice Ginette Lajoie dans son livre *L'école au masculin*.

Selon certains chercheurs, l'hémisphère gauche, siège des aptitudes linguistiques – expression verbale, lecture, réflexion –, serait plus développé chez les filles. Les garçons, eux, seraient plus « musclés » de l'hémisphère droit, ce qui favoriserait des aptitudes comme la résolution de problèmes et l'exécution de tâches manuelles. Par ailleurs, le réseau neuronal serait plus dense entre les deux hémisphères chez les filles, ce qui rendrait celles-ci plus aptes à tenir compte de plusieurs éléments à la fois, notam-

FAUT-IL SÉPARER LES CLASSES?

ment lors de l'application de consignes verbales.

Le retour aux classes séparées ne fait encore que peu d'émules au Québec, mais la question se pose depuis quelques années. En 2000, le conseil australien de la recherche en éducation publiait une étude comparant le

cès de l'établissement à la seule séparation filles-garçons. « Les groupes étant plus petits, admet Anne Quesnel, nous pouvons consacrer plus de temps à chaque élève. Nous utilisons aussi depuis cinq ans une pédagogie par projet mieux adaptée aux besoins de chaque enfant. Enfin, nous encourageons une meilleure implication des parents par différentes méthodes. La « good news lady », par exemple, les appelle pour les tenir au courant des progrès de leurs rejetons. »

La proportion des élèves qui se préparent à entrer à l'université a grimpé de **17%** à... **68%**.

rendement scolaire de 270 000 élèves en dernière année de secondaire sur une période de six ans. On a constaté que, lorsqu'ils étudiaient séparément, un certain nombre de garçons et de filles obtenaient non seulement de bien meilleures notes, mais se comportaient mieux en classe et se montraient davantage motivés.

Mais les recherches se suivent et ne se ressemblent pas. Deux ans plus tard, une autre étude australienne concluait que l'introduction de la non-mixité n'améliorait en rien les résultats scolaires des garçons...

En réalité, ces études ne tiennent pas forcément compte des nombreux facteurs familiaux et scolaires qui, en dehors de la séparation des classes, peuvent influencer les performances : degré d'implication des professeurs, origine socio-économique des élèves, soutien parental...

A l'école James Lyng, par exemple, il est très difficile d'attribuer les suc-

Il y a donc autre chose, et toutes les écoles qui ont tenté l'expérience n'ont d'ailleurs pas connu le même succès que James Lyng. A l'école secondaire Jean-Jacques-Rousseau de Bisbriand, par exemple, l'initiative n'a pas duré : le groupe des garçons restait faible sur le plan scolaire et très turbulent, malgré un soutien accru des professeurs. « Ces derniers ont finalement décidé de mettre fin à l'expérience », explique Jocelyne Pigeon, directrice adjointe.

Même s'il se soldait par de meilleures performances scolaires chez les jeunes, le retour aux classes séparées serait-il souhaitable? « Non! s'écrie avec conviction une élève d'une polyvalente mixte des basses Laurentides. La plus grande différence ne réside pas entre les garçons et les filles, mais entre les individus. Quitte à séparer les classes, je le ferais entre les meilleurs et ceux qui ont plus de difficulté, pas selon le sexe! »

FAUT-IL SÉPARER LES CLASSES? | JANVIER 2006

Pour Roch Chouinard, professeur au département de psychopédagogie et d'andragogie de l'Université de Montréal, il y a un réel danger à différencier l'enseignement selon le sexe. «Même entre eux, tous les garçons et les filles n'ont pas les mêmes aptitudes ni le même développement intellectuel, dit-il. En décrétant au départ que les filles vont faire du tricot et les gars du sport, on oublie tous ceux et celles qui n'entrent pas dans le moule des stéréotypes sexuels!»

Coauteure d'un rapport du CRIRES (Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire), Pierrette Bouchard va encore plus loin: le retour à la non-mixité ouvrirait la porte à la ghettoïsation de l'enseignement.

«Si l'on soutient le principe d'une pédagogie différenciée selon le sexe, pourquoi pas aussi le principe des diplômes différenciés? Des écoles pour les Noirs, les Asiatiques, les Amérindiens, les handicapés?»

Chose certaine, qu'elle soit imposée ou non par l'école, la séparation des sexes semble un phénomène naturel au secondaire. «Dans mes classes mixtes de 5^e secondaire, les filles s'assoient naturellement d'un côté de la classe et les garçons de l'autre, explique Anne Quesnel. Les équipes se forment presque toujours entre partenaires du même sexe. J'ai même une élève qui m'a un jour demandé d'être placée dans un coin d'où elle ne pouvait pas voir les garçons... qui l'empêchaient de se concentrer.»

D'une manière générale, les opposants à la formule des classes sépa-

rées s'en tendent pour dire que ce n'est pas sur le sexe, mais plutôt sur les besoins et les aptitudes de chaque élève qu'il faudrait sans doute opérer une différenciation. Une étude québécoise parue en 2005 démontre que l'écart de réussite entre garçons et filles est moins important que celui entre les élèves de milieux socio-économiques différents.

Partant de là, «ne serait-il pas préférable d'accorder au système scolaire un meilleur financement et d'offrir les services nécessaires aux écoles en milieu défavorisé?» s'interroge Roch Chouinard.

LE DÉBAT sur les classes séparées est loin d'être clos. Pour beaucoup, la montée de la droite religieuse et politique en Occident n'est pas étrangère à cette remise en question. «En s'attaquant à la mixité, on s'en prend à un acquis important de la démocratisation de l'enseignement qui, dans les années 60, a permis aux filles d'avoir accès à la même éducation que les garçons», rappelle Pierrette Bouchard.

Curieusement, note Anne Quesnel, les filles sont celles qui profitent le plus des classes séparées et qui en redemandent; mais elles sont aussi celles qui éprouvent le moins de difficultés à l'école.

Alors qu'au contraire, concluent Pierrette Bouchard et Jean-Claude Saint-Amant dans leur rapport «La non-mixité à l'école: quels enjeux?», la séparation n'améliore en rien les résultats des garçons. ■